loin avant que ses hommes eussent fait un second repas. On pouvait, disait-il, rencontrer l'ennemi d'un moment à l'autre et, pour bien se battre, il fallait avoir le ventre plein.

M. Servan comprit aussitôt que ce n'était là qu'une ruse. Nondo voulait tout simplement gagner du temps pour essayer, une fois de plus, d'entraîner les autres chefs. La situation était critique. De ce qui allait se passer dépendait le succès ou un échec irréparable.

Dans l'impossibilité où il était de faire appel à son autorité méconnue, le jeune commandant de Kanala fit répondre aux chefs qu'ils avaient raison et qu'il fallait manger les ignames, mais le plus promptement possible, afin de rejoindre, sans plus de retard, le colonel Gally qui se trouvait à quelques kilomètres plus loin en avant, à la tête d'une forte colonne d'infanterie.

Les feux furent aussitôt allumés, mais au lieu de rester au milieu de leurs guerriers, les chefs se groupèrent à quelque distance du campement, après avoir pris le soin de placer autour d'eux des sentinelles afin qu'on ne pût venir les troubler.

Fort inquiet, M. Servan s'était étendu sur l'herbe, au bord de la route, faisant semblant de dormir et ne perdant rien au contraire de ce qui se passait. Il tenait dans la main droite la bride de son cheval qu'il avait gardé sellé.

Bientôt il s'aperçut que les chefs ne mangeaient pas, mais causaient avec animation comme des gens qui ne peuvent tomber d'accord. La voix rauque et gutturale de Nondo venait parfois jusqu'à lui avec un accent de menace.

Au bout d'une demi-heure, voyant que les guerriers avaient terminé leur repas et que les chefs restaient toujours en conciliabule, l'intrépide officier sauta en selle et commanda : En route !

Et il lança sa monture en avant.

Les Canaques hésitèrent un instant, puis quelques-uns se désidèrent à obéir, mais M. Servan doutait encore du succès de sa tentative, lorsque soudain Pita, bondissant du groupe des chefs, le rejoignit et lui offrit son casse-tête.

Maewa, aussi légère que son époux, l'avait suivi.

Le commandant de Kanala se sentit un peu rassuré. La route de Fonwary qui se déroulait devant lui ne présentait pas d'obstacle ; il avait donc toutes chances d'échapper aux guerriers, car il était prêt à lancer son cheval au galop au premier signe de trahison, pour traverser, ventre à terre, les bandes de révoltés, afin de rejoindre le colonel Gally.

Mais la démonstration de Pita devait entraîner les Kanaliens. Dès qu'ils aperçurent leur jeune chef à côté de l'officier français, leur hésitation cessa, ils poussèrent leur terrible cri de guerre et se remirent en marche.

Deux heures plus tard, le 27 juin 1878, vers midi, sans nul autre incident, M. Servan faisait sa jonction avec les troupes d'infanterie commandées par le colonel Gally Passebosc, qui devait trop tôt succomber dans cette lutte sauvage.

VI

Le poste des gendarmes de Foa.—Attaque et prise du village du Maino.—Nondo, grièvement blessé, devient lui-même un irréconciliable ennemi des rebelles.—Le pénitencier agricole de la Fonwary.—L'insurrection est circonscrite.

Le colonel Gally avait pris position derrière les palissades servant d'enceinte au poste de gendarmerie de la Foa, qui avait été attaqué et détruit, ainsi que la ferme Millet, dès les premiers jours de l'insurrection.

L'incendie avait tout dévoré, les cadavres jonchaient le sol. Au moment où M. Servan pénétrait dans l'intérieur du poste, les soldats formaient des buchers pour brûler les corps au-dessus desquels de nombreux oiseaux de proie décrivaient les cercles concentriques de leurs vols, prêts à s'abattre sur la hideuse curée.

Après avoir fait au jeune commandant de Kanala, qu'il n'espérait pas revoir, l'accueil qu'il méritait, le colonel Gally prit le commandement des deux colonnes, et pour compromettre immédiatement et complétement les Kanaliens aux yeux des révoltés, il ordonna à M. Servan d'attaquer de suite et de brûler les deux villages de Maino.

Très-aimé des indigènes qui le connaissaient presque tous, le colonel exerçait sur eux une grande influence. Aussi, dès que M. Servan leur eut communiqué ces ordres, déclarèrent-ils qu'ils étaient prêts à les exécuter. Nondo, lui-même, témoigna un certain enthousiasme, et partagea ses guerriers en plusieurs troupes, qui devaient, en suivant des routes différentes, se concentrer autour des villages, objectifs de l'attaque.

Maino, situé sur la rive gauche de la Foa, est un des points les plus pittoresques de la contrée, avec sa ceinture de pins colonaires d'un vert sombre et de cocotiers dont la cime s'élève orgueilleusement au-dessus de cette oasis de verdure.

Des touffes de bananiers encadrent les plantations environnantes, qui sont naturellement défendues par des champs de broussailles et de hautes herbes, au milieu desquelles se cachent d'étroits sentiers.

A la tête de ses guerriers, Nondo franchit la aivière et s'élança dans les taillis, mais pour ne trouver aucun ennemi. A son seul cri de guerre, les révoltés avaient pris la fuite.

Moins d'un quart d'heure plus tard, le premier village flambait et les Kanaliens s'élançaient vers le second, situé à une centaine de mètres plus loin.

Mais là, ils rencontrèrent un semblant de résistance, et Nondo reçut au milieu du front un coup de casse-tête dont tout autre que lui aurait été assommé.

Tout sanglant, il n'en continua pas moins de combattre, puis la lutte terminée et le second village incendié, il ramena ses guerriers au camp. Seulement alors, il tomba au pied d'un arbre. Les autres chefs et les médecins indigènes l'entourèrent aussitôt, et pour le soigner et le cacher à tous les yeux, car si, pour nos soldats, une blessure reçue sur le champ de bataille est glorieuse, il en est tout autrement pour les Canaques. Avoir été frappé par un ennemi est pour ces sauvages une sorte de honte, une preuve d'infériorité et de maladresse.

Aussi Nondo ne resta t-il pas longtemps entre les mains du " Takola " ou chirurgien de sa tribu. A peine pansé, et bien qu'affaibli par une grande perte de sang, il se leva et vint se mêler à la foule des guerriers pour échapper aux compliments de condoléance que lui prodiguaient les Européens. Il dit seulement au commandant qu'il avait reconnu son adversaire et qu'il le tuerait de sa propre main, quand il devrait aller le chercher au fond des bois.

Au ton haineux avec lequel Nondo s'était exprimé, M. Servan comprit que par amour de vengeance, le grand chef de guerre des Kanaliens serait pour longtemps un allié fidèle.

Ce combat de Maino devait avoir pour la pacification de la colonie des conséquences fort importantes. Il avait appris aux insurgés qu'ils n'avaient pas pour adversaires seulement des Européens, mais encore des guerriers de leur race, c'est-à-dire connaissant le pays et pouvant éventer leurs ruses de guerre.

Lorsque le colonel Gally eut rallié tout son monde, la colonne prit la route qui conduit au pénitencier agricole de Fonwary, dont l'intelligent directeur, M. Hays, mit vivres et logements à la disposition des troupes harassées par la fatigue de la journée.

A Fonwary, le colonel trouva de nombreux officiers, entre autres MM. les lieutenants Duliscoat et Le Vaillant de Vaumartin, qui, la veille, par une marche d'une incroyable hardiesse, s'étaient élancés à la tête d'une poignée d'hommes au milieu du pays révolté, et avaient eu le bonheur d'arriver à temps pour sauver la vie aux colons et aux concessionnaires libérés que menaçaient les assassins.

Ainsi se termina cette première partie de l'expédition contre les Canaques.

On pense aisément quelle satisfaction éprouva le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie en apprenant que M. Servan, qu'il avait cru sacrifié et perdu, se trouvait à côté du colonel Gally.

Il est certain qu'en se rendant maître des guerriers de Kanala, en les enlevant à des excitations dangereuses, M. Servan avait apporté aux troupes régulières le concours d'une tribu belliqueuse dont la valeur militaire effrayait les révoltés.

Bientôt, en effet, les tribus de l'intérieur et du Nord, dont la fidélité n'était rien moins qu'assurée, devaient subir l'influence de l'exemple donné par celle de Kanala et marcher sous notre pavillon.

La révolte était donc circonscrite et on pouvait avoir l'espérance de la réduire promptement. Malheureusement, ce ne devait pas être sans pertes douloureuses dans les rangs de nos soldats ; mais ce ne devait pas être non plus sans de nouveaux traits d'héroïsme et de dévouement.

Quant à M. Servan, qui allait recevoir, quelques mois plus tard, en récompense de sa belle conduite, la croix d'officier de la Légion d'honneur, il eut, en rentrant au camp de Fonwary, la clef de certaine énigme dont son esprit était obsédé depuis son départ de Kanala, car il entendit, tout à coup, à quelques pas de lui, une voix qui disait :

—Tu as eu raison, commandant de prendre garde à toi.

Et il reconnut la belle Maewa, qui, lui envoyant un sourire, s'enfuit vers le camp Canaque, où l'attendait le beau Pita, son époux, notre courageux et fidèle allié.

René de Pont-Jest.

FIN.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscrétions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au Rév. Joseph T. Inman, *Station D, New-York.*

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genre et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

Chapeaux, plumes, fleurs et ruban.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. NOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

Décisions judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

LES ÉCHECS

Montréal, 22 janvier 1880.

Pour nouvelles, littéraires, s'adresser à M. le Dr T. Lamoureux, 589, rue Ste-Catherine.

Pour parties, problèmes, etc., à M. O. Trempe, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 196 : MM. Un amateur, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; X. Beaujeu, Berthier ; " Echec," Saint-Jérôme ; H. Lupien, Z. Delaunais, Québec ; M. Lalandry, New-York ; S. Lafrenaie, J. Gauthier, M. Toupin, F. Dugas, Montréal ; N. P., Sorel ; A. C., Saint-Jean.

Solutions justes de l'étude No. 2 : M. C. A. Boivin, St-Hyacinthe ; M. Toupin, Montréal ; " Echec," Saint-Jérôme ; Z. Delaunais, Québec ; N. P., Sorel.

J.-W. Shaw, Montréal.—Journaux reçus. Merci.

Dans le *match* engagé entre MM. Gossip et Bezkrowny, voici la situation des joueurs :

M. de Bezkrowny gagne..... 2
M. Gossip " 1

"MONTREAL CHESS CLUB."

Le dernier rapport de ce cercle annonce progrès. Les membres se montrent très-zélés, et, en règle générale, assistent régulièrement aux séances. A l'assemblée trimestrielle qui a eu lieu le 6 courant, la somme de vingt-cinq piastres a été souscrite et envoyée au comité du Congrès d'échecs américain.

CONGRÈS D'ÉCHECS DE NEW-YORK.

La défaite du Capt Mackenzie, par M. Grundy, le délégué anglais, a causé beaucoup d'excitation. Le Capt. Mackenzie avait choisi l'ouverture *Ruy Lopez* qui est considérée comme l'attaque la plus formidable par des auteurs compétents. Le jeu fut serré de part et d'autre pendant quatre heures et demie, mais le capitaine dut abandonner la partie au 46e mouvement. M. Mackenzie avait encore à ce moment une Dame et trois Pions ; M. Grundy avait un Fou de plus, et avait réussi à forcer la position Mckenzie ne pouvait sauver ses Pions, sans amener l'échange des Dames, ce qui le mettait tout à fait sans défense, d'autant plus que Grundy pouvait promptement damer un de ses Pions.

Le lendemain, le Capt. Mackenzie reprit la lutte ; les deux joueurs déployèrent toutes les ressources de la tactique, mais la partie se termina par une remise au 38e coup : Mackenzie n'avait plus à son service que le Roi, un Cavalier et cinq Pions ; Grundy comptait de son côté le Roi, un Fou et cinq Pions.

Ce résultat donne à Grundy les meilleures chances, vu qu'il a une partie gagnée et une remise avec Judd, de Saint-Louis, un des joueurs les plus redoutables du tournoi.

Les dernières nouvelles de New-York au moment où nous mettons sous presse donnent la position des principaux joueurs comme suit :

Grundy gagne..... 7
Judd " 6½
Mohle " 6½
Sellman " 6
Mackenzie " 5½

NÉCROLOGIE.

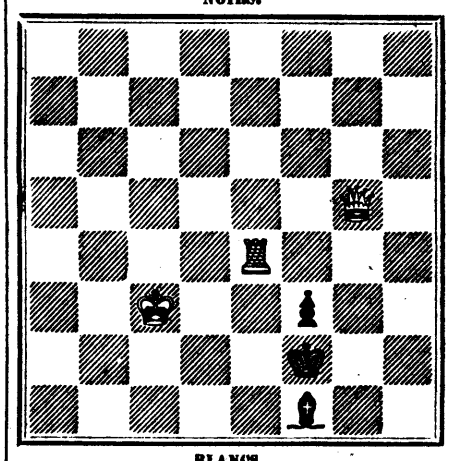
Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. A. Thibaud, âgé de 70 ans, qui, l'année dernière, avait offert 100 francs pour un tournoi handicap au café de la Régence. D'une force moyenne, M. Thibaud n'avait jamais ouvert un livre d'Echecs, il n'en était pas moins un amateur zélé ; pendant 40 ans, il a fréquenté assidûment la Régence où il jouait régulièrement ses douze ou quinze parties par soirées.

Tous ceux qui l'ont connu appréciaient son intelligence, son activité et la parfaite urbanité de son caractère, qualités qui lui avaient permis d'acquérir une grande fortune.—*Stratégie.*

PROBLÈME No. 197.

Composé par M. S. Loyd, Saint-Elizabeth, N. J.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

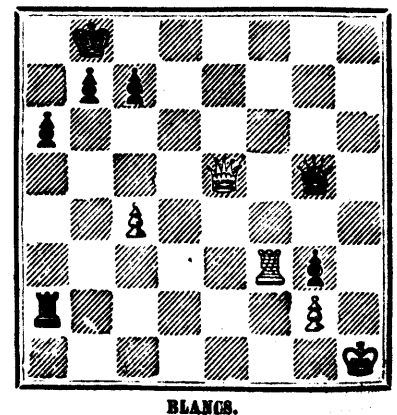
Solution du problème No. 195.

Blancs.	*Noirs.*
1 T 2e C D	1 C pr P (A)
2 R pr C	2 C joue
3 C 8e C D, mat.	
(A)	
	1 C (6e R) 4e D
2 C 8e C D, échec	2 R pr C
3 T 5e C D, mat.	

ÉTUDE No. 4.

(Extraite d'un traité d'échecs par Sarratt.)

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font partie nulle en 4 coups.

Solution de l'étude No. 2.

Blancs.	*Noirs.*
1 T 3e R	1 D pr T, forcé
2 T 3e C R, échec	2 D ou R pr T, forcé

Nulle.